

Extrait du El Correo

<https://www.elcorreo.eu.org/L-Humanisme-la-derniere-grande-utopie-d-Occident>

L'Humanisme, la dernière grande utopie d'Occident.

- Fil rouge -

Date de mise en ligne : vendredi 2 février 2007

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Une des caractéristiques de la pensée conservatrice tout au long de l'histoire moderne fut de voir le monde à travers des compartiments plus ou moins isolés, indépendants, incompatibles. Dans son discours, ceci est simplifié par une seule ligne de démarcation : Dieu et le diable, nous et ils, les véritables hommes et les barbares. Dans sa pratique, on répète l'ancienne obsession par des frontières de toute sorte : politiques, géographiques, sociales, de classe, de genre, etc. Ces murs épais sont élevés avec l'accumulation successive de deux louches de peur et d'une de sécurité.

Traduit dans un langage postmoderne, cette nécessité de frontières et de cuirasses est recyclée et vendue comme une *micropolitique*, c'est-à-dire, une pensée fragmentée (la propagande) et une affirmation locale des problèmes sociaux en opposition à la vision la plus globale et structurelle de l'Ere Moderne précédente.

Ces segments sont mentaux, culturels, religieux, économiques et politiques, raison pour laquelle ils se trouvent en conflit avec les principes humanistes que prescrit *la reconnaissance de la diversité* en même temps qu'une *égalité implicite* au plus profond et au coeur de ce chaos apparent. Sous ce principe implicite sont apparus des Etats prétendument souverains il y a quelques siècles : même entre deux rois, il ne pouvait pas y avoir une relation de soumission ; entre deux souverains, il pouvait seulement y avoir *des accords*, pas d'*obéissance*. La sagesse de ce principe a été étendue aux peuples, prenant une forme écrite dans la première constitution des Etats-Unis. Reconnaître comme sujets de droit, les hommes et les femmes ("*We the people...*") était la réponse aux absolutismes personnels et de classe, résumé dans la réplique cinglante de Louis XIV, "*l'État c'est Moi*". Plus tard, l'idéalisme humaniste de la première heure de cette constitution a été relativisé, excluant l'*utopie* progressiste de l'abolition de l'esclavage.

La pensée conservatrice, par contre, a traditionnellement procédé de manière inverse : si les pays sont tous différents, toutefois quelques uns sont meilleurs que d'autres. Cette dernière observation serait acceptable pour l'humanisme si elle ne portait pas explicitement un des principes de base de la pensée conservatrice : notre île, notre bastion est toujours le mieux. En plus : notre pays est le pays choisi par Dieu et, par conséquent, doit régner à tout prix. Nous le savons parce que nos chefs reçoivent dans leurs rêves la parole divine. Les autres, quand ils rêvent, délirent.

Ainsi, le monde est une concurrence permanente qui s'est traduite, finalement, dans des menaces mutuelles et dans la guerre. La seule option pour la survie du meilleur, du plus fort, de l'île choisie par Dieu est de vaincre, d'annihiler l'autre. Il n'est pas rare que les conservateurs dans le monde soient définis comme individus religieux et, en même temps, qu'ils soient les principaux défenseurs des armes, qu'elles soient personnelles ou étatiques. C'est, précisément, la seule chose qu'ils tolèrent à l'État : le pouvoir d'organiser une grande armée où mettre tout l'honneur d'un peuple. La santé et l'éducation, en revanche, doivent relever des "responsabilités personnelles" et non être une charge sur les impôts des plus riches. Selon cette logique, nous devons la vie aux soldats, non aux médecins, ainsi que les travailleurs doivent le pain aux riches.

En même temps que les conservateurs haïssent *la Théorie de l'évolution* de Darwin, ils sont des partisans radicaux de la loi de *survie du plus fort*, non appliquée à toutes les espèces mais aux hommes et aux femmes, aux pays et aux sociétés de tout type. Qu'est-ce qu'il y a de plus darwinien que les entreprises et le capitalisme à sa racine ?

Pour le très douteux professeur de Harvard, Samuel Huntington, "l'impérialisme est la conséquence logique et nécessaire de l'universalisme". Pour nous les humanistes, non : l'impérialisme est seulement l'arrogance d'un secteur qui est imposé par la force aux autres, il est l'annihilation de cette universalité, c'est l'imposition de l'uniformité au nom de l'universalité.

L'universalité humaniste est autre chose : c'est la maturation progressive d'une conscience de libération de l'esclavage physique, moral et intellectuel, tant de l'oppressé que de l'opresseur en dernier ressort. Et il ne peut pas y avoir pleine conscience s'il n'est pas global : on ne libère pas un pays en opprimant un autre, la femme ne se libère pas en opprimant à l'homme, et son contraire. Avec une certaine lucidité mais sans réaction morale, le même Huntington nous le rappelle : "L'Occident n'a pas conquis le monde par la supériorité de ses idées, de ses valeurs ou de sa religion, mais par la supériorité à appliquer la violence organisée. Les occidentaux oublient généralement ce fait, les non-occidentaux ne l'oublient jamais".

La pensée conservatrice aussi s'est différenciée du progressiste par sa conception de l'histoire : si pour le premier l'histoire se dégrade inévitablement (comme dans l'ancienne conception religieuse ou dans la conception des cinq métaux d'Hésiode (Poète grec, milieu du 8ème Siècle avant J.C.), pour l'autre c'est un processus d'amélioration ou d'évolution. Si pour l'un, nous vivons dans le meilleur des mondes possibles, bien que toujours menacé par des changements, pour l'autre le monde est bien loin d'être l'image du paradis et de la justice, raison pour laquelle le bonheur de l'individu n'est pas possible au milieu de la douleur d'autrui.

Pour l'humanisme progressiste, il n'y a pas d'individus sains dans une société malade comme il n'y a pas société saine qui inclut des individus malades. Il n'y a pas d'homme sain avec un problème grave au foie ou au cœur, comme un cœur sain dans un homme déprimé ou schizophrénique n'est pas possible. Bien qu'un riche soit défini par sa différence avec les pauvres, personne de véritablement riche n'est entouré de pauvreté.

L'humanisme, comme nous le concevons ici, est l'évolution intégratrice de la conscience humaine qui pénètre les différences culturelles. *Les chocs de civilisations* [\[1\]](#), les guerres stimulées par les intérêts sectaires, tribaux et nationalistes peuvent seulement être vues comme des tares de cette géo-psychologie.

Maintenant, voyons comment le paradoxe magnifique de l'humanisme est double :

- ▶ 1) ce fut un mouvement qui dans une grande mesure est apparu chez les Catholiques pratiquants du XIVème siècle et ensuite a découvert une dimension séculaire de la *créature humaine*, et
- ▶ 2) il a été en outre un mouvement qui en principe revalorisait la dimension de l'homme comme individu pour atteindre, au XXème siècle, la découverte de la société dans son sens le plus plein.

Je me réfère, sur ce point, à la conception *de l'individu* comme ce qui est opposé à *l'individualité*, à l'aliénation de l'homme et de la femme en société. Si les mystiques du XVème siècle se concentraient sur « son soi » comme forme de libération, les mouvements de libération du XXème siècle, bien qu'apparemment ayant échoués, ont découvert que cette attitude de monastère n'était pas morale depuis le moment qu'elle était égoïste : on ne peut pas être pleinement heureux dans un monde plein de douleur. A moins que ce soit le bonheur de l'indifférent. Mais il ne l'est pas à cause d'un certain type d'indifférence vers la douleur d'autrui qui définit toute morale n'emporte où dans le monde. Y compris dans les monastères et les Communautés les plus fermées, traditionnellement on se donnait le luxe de s'éloigner du monde des pécheurs grâce aux subventions et aux quotes-parts qui venaient de la sueur du front des ces mêmes pécheurs.

Les Amish aux Etats-Unis, par exemple, qui utilisent aujourd'hui des chevaux pour ne pas être contaminés par l'industrie des véhicules à moteur, sont entourés de matériels qui sont arrivés jusqu'à eux, d'une manière ou d'une autre, par un long processus mécanique et souvent par l'exploitation du prochain. Nous-mêmes, qui nous scandalisons de l'exploitation d'enfants dans les métiers à tisser de l'Inde ou dans les plantations en Afrique et Amérique Latine, nous consommons, d'une manière ou d'une autre, ces produits. L'orthopraxie n'éliminerait pas les injustices du monde - selon notre vision humaniste -, mais nous ne pouvons pas renoncer ou affaiblir cette conscience pour laver nos remords. Si déjà nous n'espérons plus qu'une révolution salvatrice change la réalité et

change les consciences, essayons, en revanche, de ne pas perdre la conscience collective et globale pour soutenir un changement progressif, fait par les peuples et non par quelques illuminés.

Selon notre vision, que nous identifions par le dernier stade de l'humanisme, l'individu avec conscience ne peut pas éviter l'engagement social : changer la société pour que celle-ci fasse naître, à chaque pas, un individu nouveau, moralement supérieur. Le dernier humanisme évolue dans cette nouvelle dimension utopique et radicalise quelques principes de la précédente Ère Moderne, comme l'est *la rébellion des masses*. Raison pour laquelle nous pouvons reformuler le dilemme : il ne s'agit pas d'un problème de gauche ou de droite mais d'avant ou d'arrière. Il ne s'agit pas de choisir entre religion ou sécularisme. Il s'agit d'une tension entre l'humanisme et le tribalisme, entre une conception diverse et unitaire de l'humanité et une autre opposée : la vision fragmentée et hiérarchique dont le but est de régner, d'imposer les valeurs d'une tribu sur les autres et en même temps nier tout type d'évolution.

Telle est la racine du conflit moderne et postmoderne. Tant *la Fin de l'Histoire* que *le Choc de Civilisations* prétendent cacher ce que nous estimons être le véritable problème de fond : il n'y a pas dichotomie entre l'Est et l'Occident, entre eux et nous, mais entre la radicalisation de l'humanisme (dans son sens historique) et la réaction conservatrice que brandit encore le pouvoir mondial, bien qu'en retrait -et à partir de là sa violence.

[El Correo](#) . Paris, 2 février 2007.

Traduction de l'espagnol pour *El Correo* de : Estelle et Carlos Debiasi

* **Jorge Majfud** est auteur uruguayen et professeur de littérature latino-américaine à l'Université de Géorgie, États Unis. Auteur, entre autres livres, de "La reina de América" et de "La narración de lo invisible".

Post-scriptum :

Note :

[1] *The clash of Civilizations* , de Samuel Huntington